

Rendre les vaches à leurs prés

Dans notre arsenal de techniques, le retour en force de la prairie en agriculture peut jouer un rôle environnemental et climatique non négligeable.

ALAIN JENNOTTE

Le retour en force des prairies fera-t-il de la vache l'alliée objective des climatologues ? De plus en plus de spécialistes en agronomie et de fermiers s'en disent convaincus. Pourtant, dès qu'il s'agit de montrer du doigt les sources de rejet de gaz à effet de serre, la vache est une coupable vite désignée. C'est que la digestion des aliments par le bétail mais aussi le stockage du fumier produisent une bonne dose de méthane. Sans compter les dégagements de gaz liés à l'épandage d'engrais azotés.

Pour Didier Stilmant, en charge du département « Agriculture et milieu naturel » au Centre wallon de Recherches agronomiques (CRA-W), l'analyse est cependant un peu courte. « Certes, les ruminants produisent beaucoup de méthane. Mais ce sont également les seuls animaux capables de transformer en protéines la cellulose contenue dans l'herbe et les fourrages. La vache joue donc un rôle difficilement remplaçable dans l'alimentation humaine, par le lait ou la viande qu'elle produit. D'autant que sans elle, la décomposition naturelle de l'herbe dans les pâtures produirait de toute manière du méthane. »

Moins de cellulose

Les techniques de gestion des herbages et des troupeaux ont aussi évolué pour

préserver les performances économiques, tout en maximisant l'utilisation des prairies. En consommant au pâturage une herbe jeune et donc moins riche en cellulose, les vaches produisent moins de méthane. Mais la pression que font peser les marchés mondiaux sur les grosses exploitations, face à leurs échéances financières, rend illusoire le souhait de renoncer complètement à une agriculture qui utilise intensivement les surfaces disponibles.

Dans un tel contexte, la prairie seule ne permet pas de produire suffisamment de lait pour rester rentable. Mais des alternatives existent. Pour remplacer le soja, importé par bateau du bout du monde, des exploitants produisent directement leurs compléments en protéine, en cultivant des légumineuses à la ferme. Des pois ou de la luzerne, notamment. « L'abandon progressif du soja pour gagner en autonomie a même permis à certains agriculteurs d'être plus rentables par rapport à ceux qui cherchaient la productivité à tout prix », constate Didier Stilmant.

Des terres agricoles hors de prix

Mais la quête de cette autonomie ne va pas sans mal. Elle est gourmande en surfaces occupées alors que le coût de l'accès à la terre est toujours plus élevé. « Il est difficile de convaincre un jeune agriculteur confronté chaque mois au remboursement de ses emprunts de se tourner vers une agriculture plus extensive », note David Knoden, responsable de l'association « Fourrages Mieux », un centre pilote pour la valorisation des prairies, qui dispense du conseil technique dans toute la Wallonie. « Aujourd'hui, c'est toujours la production à tous crins qui prime, alors que les avancées de la génétique permettraient la sélection de vaches valorisant mieux leur consommation d'herbe. »

Le frein ? Pour David Knoden, c'est le faible intérêt de l'industrie pour ce type d'agriculture. « Un fermier plus autonome achètera moins d'aliments et de

produits. Il est donc moins intéressant. Plus on concentre des animaux dans une exploitation, moins les vaches ont un accès direct à la prairie, faute de parcelles en suffisance. Cette agriculture hors-sol repose donc sur l'utilisation d'aliments importés, souvent produits à grande distance de la ferme et avec un impact sur le bien-être animal. »

Limiter l'empreinte écologique

Loin d'être juste une machine à produire du CO₂ et fixer du carbone, le retour à l'herbe est donc un outil à prendre en considération, d'un point de vue climatique et environnemental. « Pour chaque région agricole, il y a un optimum qui concilie productivité et empreinte écologique », explique Didier Stilmant. « Si on tente de gonfler la production, l'empreinte grandit rapidement car on redevient dépendant des achats extérieurs et on augmente localement le niveau de pollution. De plus, les prairies limitent l'érosion des sols, protègent les nappes phréatiques en réduisant les risques de lessivage de l'azote et participent au maintien de la biodiversité. »

Les lignes bougent. Des pratiques comme le bilan environnemental de la ferme, qui était encore snobé il y a quelques années, aident l'agriculteur à mieux utiliser le carburant ou l'électricité. « Grandir à tout prix n'est plus une solution », note encore David Knoden. « Alors que les discours contre certaines pratiques agricoles sont devenus plus agressifs, cela a permis à de nombreux fermiers de renouer le dialogue sur l'environnement et la lutte contre le réchauffement climatique. »

Le saviez-vous ?

Quel climat en Belgique à la fin du siècle ? S'appuyant sur les scénarios du Giec, l'IRM estime que l'augmentation de la température moyenne se situera entre 0,7 et 5 °C d'ici à 2100. Cela veut dire notamment une évolution des précipitations : le scénario le plus pessimiste présente deux conclusions pour la fin du siècle. Les hivers seront nettement plus pluvieux et, en moyenne, aucune ou seulement une légère baisse des précipitations est prévue en été.

8



10